

JENNIFER L.  
ARMENTROUT

REVENIR  
POUR  
MOURIR



Pygmalion 



Revenir pour mourir

DU MÊME AUTEUR

*À huis clos*, J'ai lu, 2017

*À demi-mot*, J'ai lu, 2017

*L'Éternité, c'est compliqué*, J'ai lu, 2018

**JEU DE...**

*Jeu de patience*, J'ai lu, 2014

*Jeu d'innocence*, J'ai lu, 2015

*Jeu d'indulgence*, J'ai lu, 2016

*Jeu d'imprudence*, J'ai lu, 2016

*Jeu d'attrance*, J'ai lu, 2017

*Jeu d'inconscience*, J'ai lu, 2018

*Jeu de confiance*, J'ai lu, 2018 (numérique)

*Jeu de méfiance*, J'ai lu, 2018 (numérique)

**OMBRE ET MYSTÈRE**

1 – *Envoûtée*, J'ai lu, 2019

**LUX**

0.5 – *Ombres*, J'ai lu, 2017 (numérique)

1 – *Obsidienne*, J'ai lu, 2014

1.5 – *Oubli*, J'ai lu, 2017 (numérique)

2 – *Onyx*, J'ai lu, 2015

3 – *Opale*, J'ai lu, 2016

4 – *Origine*, J'ai lu, 2016

5 – *Opposition*, J'ai lu, 2017

5.5 – *Officiellement*, J'ai lu, 2018 (numérique)

*Obsession*, J'ai lu, 2015

**COVENANT**

1 – *Sang-mêlé*, J'ai lu, 2017

2 – *Sang-pur*, J'ai lu, 2018

3 – *Éveil*, J'ai lu, 2018

4 – *Apollyon*, J'ai lu, 2019

**ORIGINE**

1 – *Étoile noire*, J'ai lu, 2019

Jennifer L. Armentrout

# Revenir pour mourir

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Paola Appelius

Pygmalion 

Titre original : *Till Death*

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2017 Jennifer L. Armentrout  
© 2019, Pygmalion, département de Flammarion,  
pour la traduction française  
ISBN : 978-2-7564-2356-2

À mes lecteurs





## PROLOGUE

Il y avait des règles.

Des règles qui ne devraient pas être enfreintes, mais qui l'avaient été cette fois-ci, et, bon Dieu, qui le seraient encore. Qu'importe que tout soit resté sous contrôle jusqu'ici. Qu'importe que les règles aient été respectées parce que c'était *nécessaire*.

Tout avait changé, aujourd'hui.

*Elle* était de retour.

Et *elle* allait de nouveau tout faire foirer.

La pitoyable silhouette recroquevillée au fond de la pièce poussa un gémissement. La femme était réveillée. Enfin. C'était loin d'être aussi jouissif quand elles étaient inconscientes pendant tous les bons moments. La planification exigeait de la patience et la patience était réellement une vertu, affûtée au fil de longues années d'attente.

Une corde ensanglantée et souillée entravait ses chevilles et ses poignets. Quand elle releva lentement la tête et ouvrit les yeux en battant des cils, le cri d'alarme qu'elle poussa jaillit du tréfonds d'un puits de terreur insondable. La peur était patente dans ses yeux vitreux écarquillés. Elle savait. Oh oui, elle savait qu'elle ne sortirait pas d'ici vivante. Elle savait qu'elle ne reverrait plus le soleil matinal qui l'avait

éblouie quand elle était montée dans sa voiture pour aller travailler. Elle savait qu'elle avait respiré l'air frais de l'extérieur pour la dernière fois.

Tout son univers désormais se réduisait à cette faible lumière artificielle. Et cette odeur terreuse de renfermé l'accompagnerait jusqu'à son dernier souffle, s'incrusterait dans ses pores et s'accrocherait à ses cheveux.

Cet endroit serait son tombeau.

La femme rejeta la tête en arrière contre le mur de brique humide. La terreur dans son regard céda la place à la supplication. C'était toujours pareil. Tellement foutrement prévisible. Tellement vain. Inutile d'espérer. Ou d'attendre un miracle. Une fois qu'elles étaient là, aucun preux chevalier ne viendrait les secourir.

Des bruits de pas résonnèrent à l'étage. Une seconde plus tard, un rire léger retentit, et la femme leva au plafond ses yeux exorbités. Elle tenta de crier, d'appeler au secours, mais les sons étaient étouffés. Elle cessa ses tentatives misérables quand la morne lumière se refléta sur la lame aiguisée.

Elle secoua frénétiquement la tête, faisant voler des mèches de cheveux blonds éteints sur son visage blafard. Ses yeux bruns se remplirent de larmes.

— Ce n'est pas ta faute.

Sa respiration affolée soulevait sa poitrine.

— Si elle n'était pas revenue, tu ne serais sans doute pas ici. C'est à cause d'elle.

Un silence s'ensuivit, le regard de la femme se posa sur l'extrémité du couteau.

— Elle a tout fait foirer et je vais lui rendre la monnaie de sa pièce de la pire manière.

Et cette fois-ci, tout finirait comme il se devait. *Elle* allait mourir, mais d'abord, *elle* allait payer. Payer pour tout.

## CHAPITRE 1

Mon cœur s'accéléra tandis que mon regard se posait sur le rétroviseur. Mes yeux bruns paraissaient trop grands, exorbités. J'avais l'air effrayée, et je l'étais.

Respirant un grand coup pour me donner du courage, j'attrapai mon sac, ouvris la portière, et descendis de ma Honda. L'air froid s'infiltra aussitôt sous le fin cardigan que je portais. J'inspirai profondément, inhalant l'odeur d'herbe fraîchement coupée.

Je fis un pas vers l'auberge où j'avais grandi et que je n'avais pas revue depuis des années. Elle était fidèle à mes souvenirs. Le vent faisait tanguer les rocking-chairs inoccupés. Les fougères touffues qui ornaient la façade de la fin du printemps au début de l'automne avaient disparu. Les bardeaux avaient été repeints en blanc. Les volets d'un vert sapin sombre et...

Et ma gorge se dessécha. J'avais la chair de poule et je sentis les petits cheveux blonds se dresser sur ma nuque. Une sensation horrible, irréelle se logea dans mon ventre. Ma gorge se serra une nouvelle fois.

J'avais l'impression qu'une main trop insistante me caressait le dos. J'éprouvais une brûlure dans la nuque comme quand *il* s'asseyait derrière moi...

Pivotant sur mes talons, je balayai le jardin des yeux. De hautes haies bordaient la propriété. Elle se trouvait à bonne distance de Queen Street, la route principale qui traversait la ville, mais j'entendais le bruit des voitures. Il n'y avait personne. Je fis un tour complet sur moi-même. Personne sur le porche ou dans le jardin. Il y avait peut-être quelqu'un à l'une des fenêtres de l'auberge, mais j'étais seule dehors en dépit des cognements de mon cœur ou de ce que me hurlait mon instinct.

Je me concentrai de nouveau sur les haies de verdure. Suffisamment épaisses pour que quelqu'un puisse s'y cacher et m'observer, attendant que...

— Arrête ça.

Je formai un poing de ma main libre.

— Tu n'es qu'une idiote parano. Arrête ça tout de suite. Personne ne t'observe.

Mais mon pouls ne ralentissait pas et un léger tremblement parcourait mes muscles tendus. Une réaction physique irrationnelle.

Je sentais monter la panique.

Une terreur glacée planta ses griffes dans ma poitrine et je me mis à courir – laissant derrière moi la voiture, je me ruai dans l'auberge. Je ne voyais que des formes indistinctes qui défilaient tandis que je me précipitais dans l'escalier et montais les marches quatre à quatre jusqu'au dernier étage.

Là, dans l'étroit couloir silencieux qui longeait les appartements au-dessus de l'auberge, hors d'haleine et la peur au ventre, je lâchai mon sac par terre et me pliai en deux, les mains sur les genoux, tentant de reprendre mon souffle.

Je ne m'étais pas arrêtée pour voir si l'auberge avait changé depuis toutes ces années, ni pour chercher ma mère. J'avais couru comme si j'avais le diable aux trousses.

Et c'était ce que je ressentais.

Je n'aurais pas dû revenir.

— Non, murmurai-je à l'intention du plafond.

Je m'adossai au mur et me passai les mains sur le visage.

— J'ai bien fait.

Je laissai retomber mes bras contre le mur et me forçai à ouvrir les yeux tout en inspirant à fond. Je devais m'attendre à une... réaction forte en revenant à la maison, après tout ce qui s'était passé.

Lorsque j'étais partie, je m'étais juré de ne jamais revenir.

*Il ne faut jamais dire jamais.*

Depuis que j'avais pris la décision de rentrer à la maison, ces mots tournaient dans ma tête. J'avais du mal à croire que j'étais vraiment ici, que j'avais fait ce que je m'étais promis de ne jamais faire.

Petite fille, j'étais persuadée que l'auberge était hantée. Comment pouvait-il en être autrement ? Le manoir de style géorgien et l'ancienne remise à chevaux attenante étaient vieux comme Hérode. Ils avaient fait partie du chemin de fer clandestin, une des étapes utilisées par ceux qui avaient aidé les esclaves à fuir le Sud, et l'on racontait même qu'ils avaient été occupés par des soldats blessés et agonisants après la bataille sanglante d'Antietam pendant la guerre de Sécession.

Le parquet gémissait la nuit. La froidure persistait dans les recoins des grandes pièces. L'ancien escalier de service mal éclairé m'effrayait plus que tout. J'avais toujours eu l'impression que des ombres se faufilaient sournoisement le long des murs couverts de papier peint. Si les fantômes existaient, alors cette auberge, la Belle-de-Nuit, devait en regorger. Et même à vingt-neuf ans, aujourd'hui pleinement adulte, j'étais encore intimement convaincue qu'elle était hantée.

Hantée par un autre genre de fantôme désormais.

Ce qui errait dans les étroits corridors des étages, qui arpentait les parquets cirés sur la pointe des pieds et se cachait dans les escaliers sombres était l'ancienne Sasha Keeton, celle d'il y avait dix ans, avant... avant que le Marié n'arrive dans cette ville sans histoires et ne dévaste tout.

J'avais juré de ne jamais revenir, mais comme le répétait Grand-Mère Libby à qui voulait l'entendre, *il ne faut jamais dire jamais*.

Je me détachai du mur en soupirant et scrutai le couloir.

Je n'aurais peut-être pas autant paniqué sans les nouvelles que j'avais entendues à la radio alors que je quittais l'autoroute : l'annonce de la disparition d'une femme de Frederick. J'avais retenu son nom de famille – Banks. Elle était infirmière au Memorial Hospital. Son mari n'avait plus de nouvelles depuis le matin où elle était partie travailler.

Je retins mon souffle tandis qu'un frisson glacé me parcourait. Frederick n'était pas très éloigné du comté de Berkeley. Un trajet de quarante-cinq minutes en voiture lorsque ça roulait bien. Le bout de mes doigts était glacé tandis que j'ouvrais et fermais les poings.

Une personne qui disparaît, c'est terrible et triste, tragique quelles que soient les circonstances. La disparition de plusieurs personnes, c'est glaçant, ça fait la une des journaux, et quand il s'agit d'un scénario qui se répète...

Jurant entre mes dents, j'écartai ces pensées. La disparition de cette femme n'avait rien à voir avec moi. Bien sûr que non. Dieu sait que j'étais bien placée pour comprendre ce traumatisme, et j'espérais vraiment qu'on allait retrouver cette femme saine et sauve, mais sa disparition n'avait *rien* à voir avec moi.

Ni avec ce qui s'était produit dix ans plus tôt.

Le vent du début de ce mois de janvier s'engouffra dans la toiture, me faisant sursauter. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. J'étais aussi nerveuse qu'une souris enfermée dans une pièce emplies de chats affamés. C'était...

Mon téléphone sonna, m'arrachant à mes pensées. Je me penchai et farfouillai dans ma besace jusqu'à ce que mes doigts se referment sur le boîtier ultraplat. Je le sortis, esquissant un sourire en voyant le nom s'afficher.

— Sasha, dit ma mère dès que je décrochai.

Son rire agrandit mon sourire.

— Mais où es-tu donc ? J'ai vu ta voiture garée dans la cour, mais je ne te trouve nulle part.

Je grimaçai à moitié.

— Je suis en haut. Je suis sortie de la voiture et j'ai commencé à marcher, mais j'ai...

Je ne voulais pas prononcer ces mots, admettre à quel point j'étais perturbée.

— Tu veux que je monte ? demanda-t-elle aussitôt, et je serrai très fort les paupières.

— Non. Ça va mieux.

Un silence.

— Sasha, ma chérie, je...

Ma mère s'interrompit et je me demandais ce qu'elle allait dire.

— Je suis contente que tu rentres enfin à la maison.

La maison.

La plupart des gens de mon âge vivraient comme un échec de revenir habiter chez leurs parents, mais pour moi, c'était tout le contraire. Rentrer à la maison était un accomplissement, un exploit qui m'avait demandé beaucoup. J'ouvris les yeux et ravalai un autre soupir.

— Je descends.

— Je m'en doutais bien.

Elle rit de nouveau, mais semblait mal à l'aise.

— Je suis dans la cuisine.

— D'accord.

Je serrai le téléphone plus fort.

— J'arrive dans deux minutes.

— Très bien, ma chérie.

Elle raccrocha et je rangeai lentement mon portable dans mon sac.

Pendant quelques instants, je demeurai immobile, clouée sur place, puis je hochai brusquement la tête. Le moment était venu.

Le moment était enfin venu.

Cela me fit l'effet d'un coup de poing.

L'intérieur de la maison ne ressemblait plus du tout à mes souvenirs. Je pénétrai dans le hall, sidérée par les changements survenus au cours des dix dernières années.

Balançant mon sac au bout de mes doigts, je traversai lentement le rez-de-chaussée. Les vases remplis d'orchidées artificielles étaient nouveaux et les vieux fauteuils démodés près de la réception avaient disparu. Les deux grandes pièces principales avaient été réunies afin de créer une vaste surface. Le papier peint fleuri avait été remplacé par une peinture grise apaisante. Les anciennes chaises traditionnelles tapissées de velours avaient cédé la place à des fauteuils bergères rembourrés en tissu bleu sarcelle et blanc. Ils étaient disposés autour de tables basses qui invitaient à la conversation. La cheminée de brique avait été décapée puis repeinte en blanc.

Une autre surprise m'attendait quand je découvris la salle à manger. Disparue, la longue table froide et formelle qui obligeait tous les invités à prendre leurs repas en commun s'ils dînaient à l'auberge. J'avais toujours détesté



ça, parce que, quoi, c'était gênant. Cinq grandes tables rondes aux nappes et serviettes en lin blanc étaient réparties dans la pièce spacieuse. La cheminée ici faisait écho à celle du salon, et les flammes dansaient derrière l'écran de verre. Un coin bar avait été installé en diagonale de la cheminée.

La Belle-de-Nuit était finalement entrée dans le XXI<sup>e</sup> siècle.

Ma mère m'avait-elle informée de ces modifications à un moment ou à un autre ? On se parlait beaucoup au téléphone ces dix dernières années, et elle était souvent venue me rendre visite à Atlanta. Elle avait forcément abordé le sujet. Elle l'avait sans doute fait, mais j'avais tendance à décrocher quand on discutait de cette ville et je l'avais apparemment oublié, tout comme le reste.

Tout cela était lourd de sens, et l'avoir sous les yeux avait son importance, car je prenais conscience que je m'étais beaucoup trop éloignée.

Un nœud se forma dans ma gorge et de stupides larmes me montèrent aux yeux.

— Bonté divine, murmurai-je en les essuyant du revers de la main tout en battant des cils. Allez. Ressaisis-toi.

Je comptai jusqu'à dix, m'éclaircis la voix puis hochai la tête. J'étais prête à voir ma maman. Sans m'effondrer et brailler comme un gros bébé.

Une fois certaine que je n'allais pas fondre en larmes, je me remis en mouvement. Je suivis l'odeur de viande rôtie jusqu'à l'arrière de la maison. Une porte coulissante avec un panneau « Réservé au personnel » était fermée. Alors que je tendais la main pour l'ouvrir, je me retrouvai soudain projetée dans le passé et les images défilèrent comme dans un flash. Je me voyais passer cette porte pour me jeter dans les bras de mon père après mon premier jour

d'école, le dessin à l'aquarelle que je rapportais claquant au bout de mes doigts. Je me rappelais être entrée dans la cuisine d'un pas lourd le jour de mon premier chagrin d'amour, le visage maculé de terre et de larmes parce que Kenny Roberts m'avait poussée dans la boue dans la cour de récréation. Je me voyais à quinze ans, venant d'apprendre que mon père ne m'attendrait plus jamais.

Et je me revoyais franchir le seuil de cette même porte avec le garçon que j'avais rencontré en cours d'économie de ma première année à l'université pour le présenter à ma mère, et mon cœur s'affola, m'arrachant au flot de mes souvenirs.

— Bon Dieu, grognai-je, bloquant tout net cet afflux de pensées dangereuses avant que mon esprit ne recrée ce regard bleu clair si perçant. Parce que, si cela arrivait, je penserais à lui pendant dix mille ans et je n'avais vraiment pas besoin de ça en ce moment.

— Je suis à ramasser à la petite cuillère.

Secouant la tête, je fis coulisser la porte. La boule dans mon ventre revint en force au moment où j'aperçus ma mère debout derrière le comptoir chromé, à la place où mon père avait l'habitude de se tenir jusqu'à ce que le faiseur de veuves l'emporte – un infarctus matinal et foudroyant sans signes avant-coureurs.

Oubliant l'appréhension que j'avais ressentie tout le long de l'interminable trajet et ce que j'avais entendu à la radio, j'avais l'impression d'avoir de nouveau cinq ans.

— Maman, coassai-je d'une voix éraillée en lâchant mon sac sur le sol.

Anne Keeton s'avança et je trébuchai presque dans ma hâte de la rejoindre. Cela faisait un an que je ne l'avais pas vue. À Noël, l'an passé, elle était venue à Atlanta, car elle savait que je n'étais pas encore prête à revenir à la maison.

Une année seulement s'était écoulée, mais ma mère avait changé autant que l'auberge.

Ses cheveux à longueur d'épaules étaient plus argentés que blonds. Des rides plus creusées entouraient ses yeux bruns et de fines ridules s'étaient formées autour de ses lèvres plus minces. Ma mère avait toujours été bien en chair – c'était d'elle, après tout, que je tenais mes hanches et mes seins, mon ventre, et aussi mes cuisses – mais elle avait perdu au moins dix kilos.

L'inquiétude me noua l'estomac comme elle me serrait dans ses bras. Était-ce encore une chose que je n'avais pas remarquée l'année dernière ? Étais-je partie depuis trop longtemps ? En dix ans, on rate beaucoup de choses quand on ne voit les gens qu'en pointillé.

— Ma chérie, dit-elle d'un ton ému. Ma petite fille, je suis tellement heureuse de te voir. Tellement heureuse que tu sois là.

— Moi aussi, murmurai-je, et c'était la vérité.

J'avais été réticente à l'idée de rentrer à la maison, mais en l'étreignant contre moi et en inhalant l'odeur vanillée de son parfum, je sus que j'avais bien fait, car mon inquiétude croissait et m'envahissait.

Ma mère avait seulement cinquante-cinq ans, mais en matière de mortalité, l'âge ne comptait pas. La mort pouvait prendre n'importe qui. Je le savais mieux que personne. Papa était mort jeune, et dix ans plus tôt, à dix-neuf ans, j'avais... j'avais failli rendre mon dernier souffle une fois que *tout* le reste m'avait été ravi.



## CHAPITRE 2

Aussi loin qu'il m'en souviennne, la table de bistrot en fer devant la grande fenêtre qui donnait sur la véranda et le jardin avait toujours été dans la cuisine. Caressant sa surface, je retrouvai les minuscules indentations si familières qui en entamaient les bords. À cette table, je faisais des coloriages quand j'étais petite fille, et mes devoirs le soir lorsque j'étais adolescente.

La porte de l'ancienne cuisine, qui servait désormais de salle de repos et d'office, se trouvait de l'autre côté, elle aussi dotée d'un panneau « Réservé aux employés ». Cette porte, comme tout le reste dans la cuisine rénovée, avait été repeinte en blanc.

Ma mère apporta deux tasses de café et s'assit en face de moi. La cuisine embaumait des parfums de torréfaction, et je ne pensais plus à ma panique de tout à l'heure.

— Merci, dis-je, enroulant ma main sur la tasse brûlante.

Un petit sourire releva le coin de mes lèvres. La tasse était ornée de petits sapins verts. Noël était passé depuis deux semaines et toutes les décorations avaient été rangées, mais les tasses resteraient sorties et serviraient toute l'année. Jetant un regard circulaire dans la cuisine, je fronçai les sourcils.

— Où est James ? demandai-je.

James Jordan occupait les fonctions de chef cuisinier depuis plus de quinze ans.

— Je sens des odeurs de cuisson.

— Ce sont deux rôtis que tu sens, répondit-elle en buvant une gorgée de son café. Et il y a eu quelques changements. Les clients doivent nous informer avant 13 heures s'ils ont l'intention de prendre leur repas du soir à l'auberge, et nous préparons le dîner en fonction. Ça nous donne moins de travail et il y a moins de pertes.

Elle marqua une pause avant de continuer.

— James ne vient plus que trois jours par semaine. Le mardi, le jeudi et le samedi.

Elle reposa sa tasse sur la table.

— Les affaires marchent encore correctement, mais avec les nouveaux hôtels qui poussent comme des champignons dans la région chaque année, je dois faire attention aux dépenses. Tu te souviens que je t'avais parlé d'Angela Reidy ?

Je hochai la tête et elle poursuivit.

— C'est elle qui s'occupe du ménage tous les matins et les après-midi, du mercredi au dimanche. Daphnée est toujours là, mais elle ne rajeunit pas, alors je l'emploie maintenant à temps partiel. Elle peut ainsi passer davantage de temps avec ses petits-enfants. Angela est super, mais un peu étourdie, et parfois tête en l'air. Elle oublie régulièrement la clé de la petite maison qu'elle loue en ville et se retrouve enfermée dehors, au point qu'elle garde une clé de rechange dans l'arrière-salle.

J'absorbai toutes ces informations tout en sirotant mon café, sucré juste à mon goût. Ce que ma mère était en train de me dire, c'était ni plus ni moins qu'elle faisait l'essentiel du travail seule. Ce qui expliquait les rides plus

profondes autour de ses yeux, les nouvelles autour de sa bouche et l'argent qui avait gagné ses cheveux blonds. Faire tourner une auberge, ou n'importe quelle entreprise, avec un personnel réduit userait n'importe qui, et je savais que ces dix dernières années n'avaient pas été faciles pour elle, pour d'autres raisons aussi.

Les mêmes raisons qui me les avaient rendues si douloureuses.

De temps en temps, je parvenais à oublier ce qui m'avait fait partir. Ces moments étaient rares, mais quand cela arrivait, c'était pour moi... le sentiment de paix le plus intense que j'aie jamais éprouvé. Comme *avant*. Je pouvais faire semblant d'être une femme ordinaire avec un métier que j'adorais et un passé banal, voire ennuyeux. J'avais tout de même fini par accepter tout ce qui nous était arrivé... à ma famille et moi. Grâce à six années de psychothérapie intensive, mais j'accueillais toujours ces moments d'oubli avec reconnaissance.

— Tu t'occupes de tout ça toute seule, maman.

Je posai ma tasse sur la table et croisai une jambe sur mon genou.

— Ça fait beaucoup.

— Je... Je m'en sors, dit-elle avec un sourire, qui ne gagna pourtant pas ses yeux couleur de whisky.

Des yeux semblables aux miens.

— Mais tu es revenue. Je ne serai plus toute seule.

Je hochai la tête en baissant les yeux sur ma tasse.

— J'aurais dû revenir plus...

— Ne dis pas ça.

Elle s'empara de ma main par-dessus la table.

— Tu avais un très bon emploi...

— Qui consistait surtout à chaperonner mon patron pour qu'il ne trompe pas sa troisième femme.

Je m'interrompis avec un grand sourire.

— Visiblement, je n'étais pas très douée, puisque Numéro Trois est sur le point de sortir de sa vie.

Ma mère secoua la tête en levant sa tasse.

— Ma chérie, tu étais l'assistante d'un homme qui dirige une société de conseil de plusieurs milliards de dollars. Tu avais d'autres responsabilités que de t'assurer qu'il garde son pantalon.

Je gloussai.

La seule chose qui égalait le talent et l'énergie de mon ancien patron pour les affaires était son obsession à mettre autant de femmes dans son lit qu'il était humainement possible. Mais ce qu'elle disait était vrai. Des journées à rallonge, des dîners d'affaires et un emploi du temps à géométrie variable qui impliquait sans cesse de traverser le pays et de me rendre à l'étranger, voilà ce qu'avait été ma vie pendant cinq ans. Une vie qui avait ses avantages et ses inconvénients, et je n'avais pas quitté ce boulot le cœur léger. Mais j'avais pu mettre de l'argent de côté, ce qui faciliterait un peu la transition vers une... vie moins mouvementée.

— Tu avais ta vie à Atlanta, poursuivit-elle, et je haussai un sourcil.

Presque tout mon temps était consacré à M. Berg.

— Et ce n'était pas si simple pour toi de revenir à ta vie ici.

Je me raidis. Elle n'allait pas s'aventurer sur ce terrain... Elle m'étreignit la main.

Si, elle allait le faire.

— Ce n'est pas facile pour toi de revenir dans cette ville et tout ce qu'elle te rappelle, j'en ai conscience, ma chérie. Je le sais mieux que personne.

Elle sourit de nouveau, mais le cœur n'y était pas.



— Et je comprends ce que ça t'a coûté. Ce que tu as dû surmonter rien que pour prendre la décision de revenir, et je sais que c'est pour moi que tu l'as prise. Ne sous-estime pas ce que tu es en train de faire.

Bon Dieu, j'allais me remettre à pleurer.

Oui, j'étais revenue pour elle, mais... également pour moi.

Je retirerai ma main et me dépêchai d'avalier mon café pour ne pas éclater en sanglots, le front contre la table, comme trop de fois par le passé.

Elle se recula contre son dossier.

— Bon, dit-elle en se raclant la gorge. Plusieurs cartons de tes affaires sont arrivés mercredi et James les a montés pour toi. J'imagine que tu en as encore dans ta voiture ?

— Oui, murmurai-je tandis qu'elle emportait sa tasse dans l'évier industriel en inox. Je les monterai moi-même. Ils ne contiennent que des vêtements et ça me fera du bien de m'activer un peu après avoir passé vingt mille heures en voiture.

— Tu changeras peut-être d'avis quand tu te souviendras du nombre de marches à monter.

Elle rinça la tasse sous l'eau.

— Nous n'avons que trois clients pour l'instant, deux s'en iront dimanche et les autres, un couple de jeunes mariés, partent mardi.

Je finis mon café.

— Et les réservations ?

S'essuyant les mains sur un torchon, ma mère me débita à toute allure ce qui nous attendait les jours suivants, et je me réjouis qu'elle ait tout ça en tête.

— Je peux faire quelque chose pour t'aider, là tout de suite ? lui demandai-je quand elle eut terminé.

Elle secoua la tête.

— Deux de nos clients dînent à l'auberge. Les rôtis finissent de cuire. Les pommes de terre sont bouillies et coupées, prêtes à être sautées. Si tu veux m'aider pour le service, nous avons encore deux heures devant nous.

— Parfait.

Alors que je me levais, un mouvement attira mon attention en périphérie de ma vision.

Tournant la tête vers la fenêtre, je vis des ombres bouger à droite de la véranda. Des branches du pommier nain bruissèrent. Je m'approchai de la vitre en plissant les yeux. Quelque chose se déplaçait derrière le treillis habituellement couvert de plantes grimpantes, une ombre plus dense que les autres et qui longeait les haies. Je m'attendais à voir sortir quelqu'un, mais ce ne fut pas le cas et je fouillai le jardin des yeux. Ne voyant rien, j'examinai de nouveau la véranda. La chaise longue et les autres sièges étaient innocupés. J'aurais pourtant juré qu'il y avait quelqu'un.

— Qu'est-ce que tu regardes, ma chérie ?

Je l'ignorais et clignai les yeux en secouant la tête tandis que je pivotais vers elle.

— Je crois qu'un des clients est dehors.

— Bizarre.

Elle dépassa les poêles et les casseroles suspendues à des crochets pour se diriger vers le four.

— Il n'y a personne à l'auberge. Je crois qu'ils sont tous sortis.

Je me retournai vers la vitre tandis qu'elle prenait une manique.

— L'un d'eux a pu rentrer sans que je m'en aperçoive, bien sûr, poursuivit-elle, et le grincement de la porte du four qui s'ouvrait résonna dans la cuisine. C'est déjà arrivé.

Dehors, rien ne bougeait.

Il n'y avait probablement personne. Rien qu'un effet de mon imagination. De ma paranoïa. Comme tout à l'heure, quand j'étais entrée comme une dingue et montée en courant sans m'arrêter. Retrouver la maison m'avait mise sur les nerfs et on ne pouvait pas me le reprocher.

Me mordillant la lèvre, je repensai à ce qu'ils avaient dit à la radio. Mon ventre se serra et je joignis les mains.

— J'ai entendu les infos à la radio, il paraît qu'une femme a disparu à Frederick.

Ma mère s'immobilisa à mi-chemin du four mural. Nos regards se croisèrent et elle demeura muette. Des nœuds se formèrent dans mon ventre, s'agitant comme une multitude de serpents minuscules.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? lui demandai-je.

Concentrée sur le four, elle enfila la manique.

— Je ne voulais pas que tu t'inquiètes, et je sais que tu aurais fait de ton mieux, mais je ne voulais pas en rajouter.

Elle secoua légèrement la tête.

— Et j'avais peur que tu changes d'avis.

J'inspirai lentement. Me pensait-elle aussi fragile ? La disparition d'une femme dans un État voisin aurait pu me faire changer d'avis ? Immédiatement après les événements, sans doute. Je me serais effondrée, mais je n'étais plus la même personne.

— C'est affreux, l'histoire de cette femme, mais tu sais ce qu'on dit. Dans la plupart des cas de disparition, c'est un proche le coupable. Le mari, probablement.

Sauf que quand cela m'était arrivé, ce n'était pas quelqu'un que je connaissais. C'était un étranger que je n'avais pas vu venir avant qu'il soit trop tard.

Plusieurs heures plus tard, après avoir aidé à servir le dîner au charmant couple âgé qui logeait au deuxième

étage et à la famille de trois personnes originaires du Kentucky venue rendre visite à des parents, je me retrouvais plantée au milieu de mon nouvel appartement.

Mon Dieu, c'était tellement bizarre de me retrouver ici.

Des sensations à la fois familières et différentes.

Le service du soir s'était déroulé sans problème, mais c'était très étrange d'exécuter ces gestes si naturellement alors que je ne les avais plus accomplis depuis tout ce temps. D'une curieuse façon, ce n'était pas si différent du travail d'assistante de direction. Comme avec M. Berg, je devais anticiper des besoins. C'était seulement des besoins différents. Remplir les verres des convives, enlever les assiettes.

Le nettoyage restait une corvée, comme dans mes souvenirs.

Mais je ne pensais à rien alors que je débarrassais les tables et rinçais les assiettes avant de les placer dans le lave-vaisselle pendant que ma mère finissait de préparer les chambres. Mon esprit était agréablement vide, jusqu'à ce que je remonte chez moi.

Les combles avaient été aménagés en deux appartements et demi. Mon père était mort avant d'achever le troisième, qui était resté tel quel, derrière ses portes closes, séparant les deux autres. Il ne serait peut-être jamais fini, et s'il l'était un jour, à quoi servirait-il ? Je n'étais pas près d'avoir besoin de plus d'espace.

Ni maintenant, ni jamais.

Ma main droite se porta machinalement sur l'annulaire de ma main gauche. Même après mon départ et six ans de thérapie, je ne pensais pas être capable un jour de revêtir une robe de mariée ni de laisser quelqu'un me passer la bague au doigt.

Ma thérapeute disait que rien n'était gravé dans le marbre, mais j'en doutais sérieusement. Je n'avais même

pas eu la force de me rendre au troisième mariage de mon ancien patron. L'idée même me rendait malade.

Prenant conscience de ce que j'étais en train de faire, je laissai retomber ma main gauche et me concentrai sur mon appartement.

Il n'était pas exactement comme dans mes souvenirs et j'avais le sentiment que ma mère l'avait fait rénover. Ou peut-être qu'il me paraissait plus grand et plus neuf sans les meubles de ma grand-mère. Il sentait le pain d'épice, pas le vieux et le renfermé, et il était tout à fait charmant, confortable et douillet.

La pièce à vivre était ouverte sur une kitchenette, équipée d'un frigo, d'un micro-ondes et d'un évier. Il ne manquait que des tabourets de bar pour l'îlot. Mon canapé, une splendeur aux coussins moelleux, avait été expédié d'Atlanta avec le reste de mes affaires. Mes plaids gris clair tout doux et bien chauds dans lesquels j'adorais m'emmitoufler étaient déjà posés sur le dossier.

La chambre était spacieuse. La penderie n'était pas grande, mais la salle de bains dans le couloir qui séparait le living et la chambre contenait une baignoire à pattes de lion avec douche qui compensait l'exiguïté de la pièce.

Je passai le reste de la soirée à m'installer, ce qui revenait principalement à accrocher la télé au mur et à déballer mes vêtements – vêtements que je regrettais de ne pas avoir donnés parce que j'avais mal aux biceps à force de les plier pour les ranger.

Il était minuit largement passé quand je me dirigeai vers la salle de bains pour me laver la figure. Le regard fixé sur la porcelaine blanche du lavabo le temps de me savonner, je me penchai ensuite pour m'asperger les joues d'eau chaude, avant de chercher à tâtons la serviette que je pensais avoir vue plus tôt. Je battis mentalement des mains quand mes

doigts effleurèrent le tissu-éponge. Je me séchai, me redressai et ouvris les yeux pour reposer la serviette.

Et je me retrouvai nez à nez avec mon reflet.

Je reculai d'un pas en sursautant et me cognai contre la porte.

— Merde, marmonnai-je en roulant des yeux.

Alors que je m'apprêtais à saisir ma brosse à dents, je poussai un soupir et fis quelque chose que je n'avais pas fait depuis très longtemps.

Je me regardai.

Je me regardai vraiment.

Parce que cela faisait une *éternité* que je ne l'avais pas fait et j'étais devenue tellement forte dans cet art de l'esquive que j'étais maintenant une experte pour me maquiller sans miroir. Y compris l'eye-liner.

Mes yeux marron n'étaient pas aussi foncés que ceux de mon père, mais du même brun plus chaud et plus clair que ceux de ma mère. Mes cheveux blonds étaient rassemblés en un chignon désordonné que j'avais porté toute la journée, mais une fois dénoués, ils m'arrivaient au milieu du dos. Sans ma mâchoire carrée, j'aurais eu un visage classique en forme de cœur.

Cramponnée au rebord du lavabo, je m'approchai du miroir.

Mon nez et ma bouche s'étaient finalement affinés, prenant leur forme définitive, lorsque j'étais entrée à l'université. Du moins j'en avais l'impression, parce que j'avais eu jusque-là le nez épais et des lèvres trop charnues pour mon visage. Et contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'était pas une combinaison gagnante. Je tenais ma bouche de ma grand-mère. Ma mâchoire de mon père. Mon corps et mes yeux de ma mère.

Et c'était à la même époque que j'avais pris conscience que l'adolescente quelconque était devenue une jolie blonde. Aujourd'hui, je trouvais que je ressemblais à ces femmes qui apportent des tartes aux pommes à leurs voisins et s'apprêtent à mettre en route leur troisième enfant.

Un petit sourire sans joie incurva mes lèvres. J'avais les yeux légèrement cernés, brillant d'une lueur inquiète qui ne semblait jamais s'estomper, en dépit du temps écoulé et de ce que j'avais fini par accepter.

Si j'avais pu remonter le temps, j'aurais dit à la Sasha que j'étais à dix-neuf ans de profiter de la vie. D'aller aux soirées étudiantes auxquelles elle était invitée. De faire la fête toute la nuit et la grasse matinée. D'avoir davantage confiance en elle. D'avoir conscience de ses atouts quand elle se regardait dans le miroir.

De sauter le pas avec ce garçon rencontré en économie.

De tout ce que je n'avais pas fait avant... avant que le Marié me trouve, c'était sans doute ce que je regrettais le plus, parce qu'il m'avait volé toutes mes premières fois pour en faire quelque chose d'abject et révoltant.

Serrant les lèvres, je baissai les yeux sur mon corps. Desorteils roses dépassaient de l'ourlet effiloché de mon jean. Je posai les mains sur mes hanches rebondies, et remontai jusqu'à ma taille qui s'incurvait légèrement. De quoi avais-je l'air toute nue ?

Pour être honnête, je n'en avais pas la moindre idée.

Même avec les hommes qui avaient partagé mon intimité ces dernières années, je ne m'étais pas vraiment regardée. À la réflexion, je ne m'étais jamais totalement déshabillée devant personne.

Il y avait des raisons.

Deux précisément.

Mal à l'aise avec le chemin que prenaient mes pensées dans lesquelles je risquais de m'enliser, je cessai de me palper. Je finis rapidement ma toilette, éteignis la lumière et quittai la salle de bains.

Avant de me glisser dans le lit qui ne m'était pas familier, je traversai le salon pour me rendre à la cuisine. Les carreaux étaient froids sous mes pieds nus. À la vue de la clé de l'appartement que ma mère avait laissée pour moi sur le comptoir, je songeai qu'il faudrait que je l'ajoute à mon trousseau. À côté de l'îlot de la kitchenette, il y avait une porte. Chacun des appartements était doté d'un accès privatif à l'extérieur, sous la forme d'un escalier de bois menant à un balcon étroit.

M'arrêtant devant la porte, je vérifiai encore une fois que la serrure était verrouillée. L'anxiété me nouait le ventre. Tout en maudissant ma paranoïa, je tournai la poignée, juste pour être sûre. La sécurité était enclenchée. Pas de doute. Respirant un peu mieux, je me couchai, remontai la couette douillette jusqu'à mon menton et... contemplai les ombres du plafond. Malgré mon épuisement consécutif au trajet en voiture, mes émotions à fleur de peau et l'interminable séance de pliage de vêtements, j'étais incapable de fermer les yeux.

J'avais du mal à m'endormir. C'était ainsi depuis... eh bien, depuis mes dix-neuf ans. Depuis que le sommeil était devenu un moment de faiblesse où j'étais incapable de voir ce qui me menaçait. Six jours durant, je l'avais combattu avec chaque cellule de mon corps avant de ne plus pouvoir résister et de le regretter instantanément.

Je finis tout de même par m'assoupir et à l'instant où je sombrai, ça arriva, comme chaque fois.

*Il presse son front sur le mien et je sais qu'il n'est pas encore prêt à me laisser partir – il ne l'est jamais et j'aime ça chez lui. J'adore ça, en fait.*



— *Il faut que tu rentres, lui dis-je en retirant mes mains de son torse. Tu as encore beaucoup de révisions à faire.*

— *Oui, murmure-t-il, mais il ne s'en va pas.*

*Ses lèvres glissent sur ma joue et trouvent ma bouche avec une précision infaillible. Il m'embrasse tendrement et il s'attarde, faisant durer le moment jusqu'à ce que j'aie envie de lui dire d'oublier son groupe d'étude. Mais il recule soudain et ramasse mon sac abandonné par terre. Il passe la courroie sur mon épaule, dégage mes cheveux.*

— *Tu m'appelles tout à l'heure ?*

*Tout à l'heure, il sera tard, mais j'opine.*

— *Fais attention à toi.*

*Je souris. C'est lui qui fait un boulot dangereux quand il n'est pas en cours.*

— *Toi aussi.*

*J'agite les doigts et me détourne, parce que si je ne prends pas l'initiative, il ne bougera pas, et nous resterons la moitié de la nuit devant la bibliothèque de l'université à nous embrasser.*

*J'ai déjà traversé une bonne partie de la pelouse quand il me crie :*

— *Appelle-moi, bébé. J'attendrai ton coup de fil.*

*Je lui fais signe de la main en souriant et je me sauve, rejoignant le chemin derrière le bâtiment des sciences qui conduit au parking. Il est tard, le soleil est déjà couché et de gros nuages oblitèrent les étoiles. Le parking est à peine éclairé parce que trois des cinq lampadaires sont hors service et que l'université ne s'est toujours pas occupée de les remplacer. Il y a peu de voitures, et tandis que je descends les quelques marches de béton, je vois la mienne, sur l'emplacement où je l'ai laissée.*

*Sur le pavage fendillé, je ralentis le pas. Un véhicule utilitaire de couleur sombre est garé près de ma Volkswagen, côté conducteur. Il n'y était pas tout à l'heure et un début de malaise s'insinue en moi.*

*Je me mords la lèvre tandis que je me rapproche, scrutant l'intérieur obscur de la camionnette. Je ne vois personne au volant. Une horrible idée me traverse. Et si quelqu'un se cachait à l'arrière? Je repousse immédiatement cette pensée. Même avec tout ce qui se passe en ce moment à propos du Marié, je suis paranoïaque. Ce n'est qu'une camionnette, et tout le monde est à cran.*

*— Arrête de faire l'idiote, me dis-je en me faufilant entre la camionnette et ma voiture. Devant ma portière, je fais glisser mon sac devant moi et j'ouvre la fermeture Éclair de la poche extérieure pour y prendre mes clés.*

*Et alors je l'entends. Le crissement feutré d'une portière qui coulisse derrière moi, métal contre métal, et le temps paraît s'arrêter. J'effleure mes clés du bout des doigts en me tournant sur le côté. Une odeur étrange m'enveloppe et j'ouvre la bouche pour respirer, mais je n'en ai pas le temps. Une main rugueuse se plaque sur mes lèvres. Je suis tirée en arrière et la peur me raidit l'échine. Un second bras me ceinture, immobilisant ma main droite. L'étrange odeur amère est partout, s'infiltré dans mes narines et dans ma gorge, et je m'apprête à hurler tandis que mon cœur se contracte douloureusement dans ma poitrine. Je lève les jambes pour me débattre, mais c'est trop tard.*

*Trop tard.*

*— Laisse-toi faire, me murmure-t-il à l'oreille. N'essaie pas de me résister.*

Le souffle court, je me redressai brusquement en position assise, aspirant de grandes goulées d'oxygène non vicié, et fouillai des yeux la pièce sombre que je ne reconnaissais pas. Mon cœur battait tellement fort dans ma poitrine que j'avais la nausée. Pendant quelques instants, je ne savais plus où j'étais. Il me fallut quelques secondes pour me rappeler que je me trouvais dans ma chambre, de retour dans le comté de Berkeley, au-dessus de la Belle-de-Nuit.

— Un cauchemar, murmurai-je, m’obligeant à me rallonger. Ce n’est qu’un cauchemar.

C’était normal ; c’est en tout cas ce que disait la thérapeute. J’en ferais probablement toute ma vie parce que mon subconscient s’efforçait toujours de trouver un sens à ce qui m’était arrivé. J’en faisais au moins trois fois par semaine, mais il y avait très longtemps que je n’avais pas rêvé de cette nuit-là.

Je ne pourrais plus me rendormir à présent, et je contemplai fixement le plafond tandis que les heures s’écoulaient jusqu’à ce que la lumière de l’aube filtre par la petite fenêtre qui faisait face au lit. Le cauchemar, alors, n’était plus qu’un mauvais rêve.

Il y avait peu de chances que je puisse devancer ma mère et descendre avant elle, alors je me douchai rapidement, me séchai vaguement les cheveux et les enroulai sur ma tête. Je choisis un gros pull ample noir, car le mois de janvier était beaucoup plus froid ici qu’à Atlanta, que je complétais par un legging à carreaux pas des plus flatteurs pour mes cuisses, mais qui avait le mérite d’être très confortable.

Une main devant la bouche, je bâillai à m’en décrocher la mâchoire et retournai dans la salle de bains, où je me figeai. Je fronçai les sourcils en fouillant la pièce des yeux.

— Merde, marmonnai-je quand je compris que j’avais laissé ma trousse de maquillage dans le sac fourre-tout en tissu sur le siège arrière de ma voiture.

Il ne manquait plus que ça.

Pivotant sur moi-même, je me dirigeai vers le banc au pied du lit, sous lequel j’avais rangé mes claquettes. Je glissai mes pieds à l’intérieur, consciente que ce choix ne serait pas du goût de ma mère, mais c’était une habitude qui me collait à la peau, même quand il neigeait. Je sortis mes clés de mon sac, et pris celle de l’appartement.

Je sortis par-derrière au lieu d'utiliser l'entrée principale et l'escalier de service, rentrant la tête dans les épaules quand l'air froid du matin s'engouffra dans les mèches encore humides sur ma nuque. Mes sandales claquèrent sur chaque marche jusqu'à ce que j'arrive en bas de l'escalier – escalier dans lequel je me retrouverais sûrement sur les fesses à un moment ou à un autre de l'hiver. En traversant la véranda, j'enfilai la clé de l'appartement sur l'anneau de mon trousseau.

Précédée de la vapeur blanche de ma respiration, je tournai au coin de l'auberge, coupant par le jardin. L'herbe mouillée qui me chatouillait les pieds était glacée. Lorsque j'atteignis les pavés, je me dirigeai tout droit vers ma voiture, que j'avais garée devant l'ancienne remise, soulagée qu'aucun des clients ne soit un lève-tôt. Songeant que j'aurais à peine le temps de me rendre présentable avant d'aider ma mère à préparer le petit-déjeuner continental, je me figeai devant ma Honda.

Ma mâchoire se décrocha.

— Oh, mon Dieu.

Je clignai les yeux, refusant de croire ce que je voyais, mais ma vue était excellente. L'estomac noué, je m'avancai, des éclats de verre crissant sous mes pieds.

Du verre qui aurait dû se trouver sur ma voiture et non sur le sol.

Toutes les vitres de ma Honda avaient été explosées. Pas une seule n'était intacte.

## CHAPITRE 3

— Je n'arrive pas à y croire. Nous n'avons jamais eu le moindre problème d'effraction ou quoi que ce soit de la sorte.

La colère déformait le visage de ma mère et colorait ses joues.

— C'est invraisemblable.

Nous étions devant ma voiture, l'une à côté de l'autre. J'avais émis l'idée de la déplacer dans la remise pour que les clients ne la voient pas, mais elle avait préféré la laisser dans la cour jusqu'à l'arrivée de la police. Et puis, il y avait du verre brisé sur les sièges, et dans tout l'habitacle, et je n'avais aucune envie de passer la journée à retirer des éclats de mon postérieur.

Ma mère aurait voulu régler ça tout de suite, mais je l'avais convaincue de préparer d'abord le petit-déjeuner pour que les clients n'aient pas à attendre et qu'ils ne laissent pas de mauvais avis sur Yelp. On n'y couperait sans doute pas de toute façon, parce que le couple avec le petit garçon roux avait vu la voiture vandalisée et s'inquiétait maintenant pour la leur. On ne pouvait pas le leur reprocher, mais c'était quand même étonnant que seule ma

voiture ait subi des dégâts et aucun des trois autres véhicules beaucoup plus haut de gamme.

Comme la Lexus des parents du gamin.

Parce que, sérieusement, pourquoi un malfrat préférerait-il une Honda Accord à une Lexus *et* une Cadillac ?

Les voyous du comté de Berkeley feraient bien de réviser leurs priorités.

— Maman...

Secouant la tête, je croisai les bras sur ma poitrine. Nous n'aurions plus très longtemps à patienter. Le poste de police était à deux pas. Réellement à deux pas, au bout de la même rue que l'auberge.

— Je suis vraiment désolée. Tu n'avais pas besoin que les clients voient ça et se fassent du souci pour leurs voitures...

— Mais pourquoi tu t'excuses ?

Elle fronça les sourcils en me posant une main sur l'épaule.

— Tu n'y es pour rien, à moins de t'être levée au milieu de la nuit pour vandaliser ta propre voiture. Et si c'est le cas, il va falloir qu'on ait une conversation.

Malgré la situation, mes lèvres se retroussèrent pour former un sourire.

— Ce n'est pas moi, lui répondis-je du tac au tac. Mais j'aurais dû penser à la garer dans la remise.

— Pourquoi y aurais-tu pensé ?

Elle m'entoura les épaules.

— Nous n'avons pas de problèmes de cambriolage ou de vandalisme. Dans d'autres quartiers de la ville, oui, mais rien de la sorte ne s'est jamais produit ici.

C'était tout moi. Avec ma chance légendaire, il fallait qu'un crétin vandalise ma voiture le jour de mon retour.

Je m'écartai de ma mère et ramenai derrière mon oreille une mèche de cheveux qui s'était échappée de mon

chignon. J'avais presque envie de ramasser une des pierres d'ornement du jardin pour la jeter sur ma voiture, par pure frustration. J'avais une assurance, mais m'occuper de ça n'était pas sur ma liste des choses à faire aujourd'hui.

Heureusement que je n'avais pas cédé à la contrariété, parce que j'aperçus la voiture de patrouille blanc et bleu qui remontait l'allée. Qu'aurait pensé l'officier de la police locale s'il m'avait vue lancer une pierre sur la voiture ?

— J'espère que l'officier sera bel homme, dit ma mère.

Je me tournai vers elle et la dévisageai en haussant les sourcils.

— Quoi ?

Elle lissa d'une main ses cheveux ondulés, un grand sourire aux lèvres.

— J'ai toujours eu un faible pour l'uniforme.

— *Maman!*

J'écarquillai les yeux.

— Et si ma mémoire est bonne, tu n'étais pas non plus insensible au charme des hommes en bleu, poursuivit-elle en tirant sur les bords de son cardigan, et les yeux faillirent me sortir de la tête.

*Bonté divine, ma mère avait vraiment dit ça ?* Elle se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir le véhicule qui s'arrêtait derrière ma Honda.

— Peut-être que celui-ci te plaira.

Elle allait m'achever.

— Ce n'est pas défendu d'espérer. J'adorerais te voir mariée et heureuse avant de quitter ce monde.

Je la regardai bouche bée tandis que mes joues s'enflammaient.

S'était-elle mise à boire le matin ?

— Oh.

Elle avait l'air déçue.

— Il est charmant, mais un peu jeune. Bah, je suppose que tu pourrais toujours sortir avec un homme plus jeune que toi. Ça se fait maintenant, non ? Il...

— Maman..., murmurai-je en plissant les yeux.

Elle prit un air innocent et je respirai un grand coup avant de me retourner, et... je vis le policier. La stupéfaction me cloua sur place.

La surprise traversa son visage tandis qu'il s'approchait. Il ralentit le pas et mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Ce policier... ressemblait beaucoup au garçon du cours d'économie – celui auquel ma mère avait fait allusion quelques secondes plus tôt.

Ça ne pouvait pas être lui, mais...

La ressemblance était saisissante.

Les mêmes cheveux châtain rasés sur les côtés et dégradés sur le dessus de la tête. Des épaules larges – faites pour enfoncer les portes. Même avec son uniforme bleu foncé et son gilet pare-balles, je devinai qu'un torse bien dessiné se cachait sous le tissu. La même corpulence, les mêmes hanches étroites prolongées de cuisses musclées.

La similitude ne s'arrêtait pas là. Ces yeux – *mon Dieu* –, ces yeux bleu clair me ramenaient des années en arrière, et sa mâchoire carrée affichait seulement des contours un peu plus doux.

Cet homme était le portrait craché de Cole Landis.

Je reculai d'un pas, mon cœur cognant comme un marteau contre mes côtes. J'avais toutes les peines du monde à le regarder – tout ce que je voyais, c'était Cole.

Mais ce n'était pas lui. Ce policier était trop jeune et Cole avait deux ans de plus que moi quand nous nous étions rencontrés à la fin de ma première année de fac. Il devait avoir trente-deux ans aujourd'hui et ce garçon en avait à peine vingt-cinq.



L'officier de police jeta un coup d'œil à la voiture lorsqu'il la dépassa.

— Mme Keeton ?

— Elle-même, dit ma mère qui s'avança, sourire aux lèvres, et lâcha les bords de son cardigan. C'est moi qui ai appelé ce matin, mais la voiture appartient à ma fille, Sasha.

La reconnaissance s'afficha sur le beau visage de l'officier.

— Sasha Keeton ?

Je me raidis comme si des ficelles invisibles tiraient sur ma colonne vertébrale. Je comprenais maintenant sa surprise. Même si ce policier devait avoir été lycéen au moment des faits, *tous les gens* de cette ville qui étaient nés à l'époque savaient qui j'étais.

Parce que j'étais celle – la seule – qui avait survécu.

Une boule de panique prit naissance au creux de mon estomac, se déployant si vite que j'eus des remontées acides. Les gros titres des journaux défilèrent sous mes yeux. « La mariée qui a survécu. » « Celle qui a fait tomber le Marié. »

*Je n'aurais pas dû revenir.*

L'instinct prit le dessus, mais au lieu de céder à l'impulsion de faire volte-face et d'aller me calfeutrer dans ma chambre, je pris une profonde inspiration comme ma thérapeute me l'avait fait faire si souvent. Je repoussai la panique et relevai la tête. Je ne fuyais pas. Je n'avais rien à cacher. J'avais déjà passé dix années de ma vie à me cacher et perdu tout ce temps avec ma mère.

J'étais capable de faire face.

Seconde après seconde, la panique reflua, desserrant l'étau qui me comprimait la gorge jusqu'à ce que je retrouve l'usage de la parole.

— J'imagine que vous savez qui je suis, et vous avez un avantage sur moi. Je ne sais pas qui vous êtes.

L'officier de police ouvrit la bouche, puis la referma. Un moment passa.

— Je suis l'officier Derek Bradshaw, se présenta-t-il, avant de tourner la tête vers la voiture. Et je vais présumer que ce n'est pas vous qui avez fait ça.

Une partie de la tension fut retirée de mes épaules tandis que je secouai la tête.

— Nan. Je préfère avoir des vitres dans ma voiture.

— Je comprends ça.

Il pivota légèrement pour sortir un carnet de la poche de son blouson.

La porte de l'auberge s'ouvrit et M. Adams, le mari du couple âgé, sortit sur le porche.

— Madame Keeton ? Désolé de vous interrompre, mais la télé ne marche pas dans notre chambre. Nous avons appelé la réception, mais personne ne répond.

— J'arrive, lui cria ma mère avant de se retourner vers moi. Excuse-moi, mais il faut que j'aille voir.

Elle s'interrompit et adressa un clin d'œil à l'officier Bradshaw. Je fermai brièvement les yeux et recommençai à compter mentalement.

— Même si je suis certaine que la télé n'est tout simplement pas branchée, ajouta ma mère à mi-voix.

L'officier Bradshaw s'esclaffa et je fus une nouvelle fois frappée par un sentiment de familiarité. Il avait le même rire que Cole. Chaleureux et sexy.

— Pas de souci.

Je devais remercier le ciel pour cette interruption. Accompagnant le départ de ma mère d'un geste de la main, je reportai mon attention sur mon interlocuteur.

Il s'était penché pour inspecter l'intérieur de la voiture.

— Vous a-t-on volé quelque chose, mademoiselle Keeton ?

Il tourna la tête vers moi.

— C'est bien mademoiselle, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

— Je ne suis pas mariée.

— Intéressant, murmura-t-il.

Je haussai les sourcils. Intéressant ? Je ne voyais vraiment pas pourquoi. Je me rapprochai de la voiture.

— Pour tout vous dire, je n'ai même pas regardé. Je l'ai trouvée comme ça ce matin... Oh !

Me rappelant soudain pourquoi j'étais sortie, je me dirigeai vers l'arrière.

— J'avais laissé un sac dans la voiture hier soir, et je suis sortie le chercher ce matin. C'est à ce moment-là que j'ai constaté que toutes les vitres étaient brisées.

Je m'inclinai pour regarder à l'intérieur. La surprise me saisit.

— Il est là ! Mon sac. Sur la banquette arrière. On ne voit que lui.

— Effectivement, on ne peut pas le manquer. Même la nuit, je suis sûr que ce rose fuchsia attire l'œil, fit-il remarquer, pince-sans-rire, en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Je tendis la main vers la portière, mais suspendis mon geste.

— Je peux ?

Il acquiesça.

— Je vais être franc, dans un cas comme celui-ci, nous ne ferons sans doute pas de relevé d'empreintes, sauf si un objet important a été dérobé.

Sa franchise ne me choquait pas. Ce n'était qu'une voiture et personne n'avait été blessé. J'ouvris donc la portière et saisis prudemment les anses du sac. Des éclats de verre tombèrent du siège quand je le soulevai, et je reculai.

Pendant que l'officier Bradshaw continuait son inspection de l'autre côté du véhicule, j'écartai les poignées du sac, priant pour que personne n'ait volé ma trousse de maquillage. Si je devais aller chez Séphora renouveler mon stock, je repartirais avec au moins deux cents dollars de produits en plus de ce que je devrais remplacer.

Me mordant la lèvre, j'ouvris le sac en grand.

— Ça alors !

— Oui ?

L'officier Bradshaw se redressa et me regarda par-dessus le toit.

— Mon MacBook est dans le sac ! Avec ma trousse de maquillage. Je les avais laissés tous les deux dans la voiture.

Très surprise, je touchai l'ordinateur portable juste pour m'assurer qu'il était bien là. Puis la trousse de maquillage.

L'officier Bradshaw revint vers moi.

— Vous aviez laissé autre chose ?

Je secouai la tête, les yeux toujours rivés sur le sac.

— J'avais même oublié que j'avais laissé ça, murmurai-je en laissant retomber mon bras, puis je me retournai vers l'officier. Je ne comprends pas pourquoi quelqu'un s'introduirait dans ma voiture mais ne volerait pas un ordinateur ? La trousse de maquillage, je veux bien, mais le MacBook ?

— C'est assez inhabituel.

Il écrivit dans son carnet, tandis que sa radio crépitait.

— Mais c'est généralement un signe que personne ne s'est introduit dans le véhicule.

Levant une main, je montrai la voiture.

— Euh... ?

— Quand il y a des dégâts, mais que rien n'a été volé, surtout des objets de valeur, c'est un cas de vandalisme, le plus souvent.